



FRÉDÉRIC POMMIER
LE QUART D'HEURE
DE CÉLÉBRITÉ



ÉQUATEURS

LE QUART D'HEURE
DE CÉLÉBRITÉ

DU MÊME AUTEUR

Mots en toc et formules en tic. Petites maladies du parler d'aujourd'hui, Seuil, 2010, et « Points/Le goût des mots », n° P2721.

Paroles, paroles. Formules de nos politiques, Seuil, 2012.

Le Prix des boîtes (théâtre), Actes Sud-Papiers, 2013.

L'assassin court toujours et autres expressions insoutenables, Seuil, 2014, et « Points/Le goût des mots », n° P4081.

Suzanne, Équateurs, 2018, et Pocket n° 17649.

Frédéric Pommier

LE QUART D'HEURE
DE CÉLÉBRITÉ

ÉQUATEURS

Ce livre est né de la chronique « Le quart d'heure de célébrité » que Frédéric Pommier réalise chaque vendredi matin sur France Inter depuis 2017.

ISBN 978-2-84990-689-7

Dépôt légal : juillet 2020.

© Équateurs/Humensis - France Inter, 2020.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr
www.franceinter.fr

Ce sont des « anonymes » soudain devenus célèbres. Des gens ordinaires que l'actualité a propulsés, parfois malgré eux, sur le devant de la scène. Des héros et des héroïnes des temps modernes, des phénomènes, des victimes, des rebelles, des audacieux, des courageux et des courageuses. Ce livre raconte leurs histoires.

« À l'avenir, chacun aura droit à quinze minutes de célébrité mondiale. »

Andy Warhol (1968).

1. Jonathan, vieux depuis si longtemps

1^{er} janvier 2020 : sur l'île de Sainte-Hélène, au milieu de l'Atlantique Sud, un être entame sa 189^e année d'existence. C'est une estimation. On ne connaît pas sa date de naissance avec précision. On sait seulement qu'il est arrivé sur l'archipel britannique en 1882, et qu'à l'époque on le disait déjà quinquagénaire. On en a déduit qu'il était venu au monde en 1832. La même année qu'Édouard Manet, Gustave Doré, Lewis Carroll ou Jules Ferry. Alors que ces derniers ont passé l'arme à gauche il y a plus d'un siècle, Jonathan – c'est son nom – continue de mener une petite vie tranquille, alignant les anniversaires comme d'autres alignent les pots de géranium sur leur balcon. Lui, d'ailleurs, ne tiendrait pas sur un balcon. Il est beaucoup trop imposant.

Avec sa tête ronde et sa carapace bombée, il appartient à l'espèce des tortues géantes des Seychelles, les plus grosses tortues terrestres. Plus grosses encore que celles des Galápagos. Malgré leur format minus-

cule à la naissance – 6 centimètres, 45 grammes –, les mâles, une fois adultes, peuvent mesurer jusqu'à 1,20 mètre de long et dépasser 300 kilos. Les femelles sont moins massives. Moins grandes et moins lourdes.

Jonathan est probablement né sur l'atoll d'Aldabra, dans l'océan Indien : un ensemble d'îles abritant environ 70 000 de ses semblables. Mais, solitaires dans l'âme, les tortues géantes des Seychelles vivent le plus souvent chacune dans leur coin, n'acceptant la promiscuité que dans les zones où il y a matière à se restaurer. Elles se nourrissent d'herbes, de roseaux, de feuilles, et, grâce à leur cou s'allongeant ostensiblement, atteignent des branchages deux fois plus hauts qu'elles. Quand ce n'est pas suffisant, elles se dressent sur leurs pattes arrière. Opération risquée. Si jamais elles basculent sur le dos, c'est la fin : elles sont incapables de se retourner. Avec leur bec aussi acéré qu'un canif, elles coupent et déchiquettent leurs aliments, puis les avalent sans les mâcher, car ces bêtes-là n'ont pas de dents. Et pas souvent soif. Pendant la saison sèche, de mai à octobre, elles se contentent de l'eau contenue dans les végétaux qu'elles ingèrent. Lorsque surviennent les pluies, elles s'hydratent dans les flaques par les narines, celles-ci leur permettant d'aspirer les liquides comme on le fait avec une paille.

Les tortues, c'est connu, battent tous les records de longévité. Il y eut Harriet, une « Galápagosienne » décédée d'une crise cardiaque en Australie à l'âge de 175 ans. Il y eut Tu'i Malila, une Malgache, qui vécut dans le palais du roi des îles Tonga jusqu'à 188 ans. Il y

eut Adwaita, géante d'Aldabra offerte en 1875 au zoo de Calcutta où elle est morte en 2006. Selon les sources, elle avait entre 150 et 255 ans. Et désormais, c'est Jonathan que le *Guinness des records* considère comme la tortue la plus vieille de la planète, et même comme le doyen des animaux terrestres ! C'est pour cette raison que, depuis quelque temps, les médias s'intéressent à lui.

Bientôt 190 ans, franchement, ça fait rêver... Enfin, « rêver », façon de parler. Il souffre de cataracte et a perdu l'odorat. En revanche, il conserve un excellent appétit, même s'il n'est plus capable de se nourrir tout seul. Il faut lui mettre ses repas directement dans la bouche : des pommes, des poires, des carottes, des concombres, de la salade. Jonathan mange ses cinq fruits et légumes par jour. Du reste, il est d'une belle couleur gris doré clair tirant sur le jaune. Il a vraiment beaucoup d'allure ! Enfin, « beaucoup d'allure », là également, façon de parler. Il s'agit quand même d'une tortue.

Dorénavant, le quadrupède écaillé est *la star*, *la célébrité* de Sainte-Hélène, où mourut en exil l'empereur Napoléon. Jonathan est une icône, qui figure au dos des pièces de 5 cents. « C'est un vieil homme qui a tout vu », s'extasie la présidente de la SPA locale. « Il a un statut quasiment royal. » Suivi de près par un vétérinaire, le « vieil homme » a le droit de se prélasser sur la pelouse la mieux entretenue de l'île. Il est logé dans le jardin de Plantation House, l'élégante résidence de la gouverneure, une villa édifiée par la Compagnie bri-

tannique des Indes orientales à la fin du XVIII^e siècle. Ici, notre doyen profite de l'espace et se promène au milieu de ses congénères, quatre autres tortues des Seychelles importées pour lui tenir compagnie : Myrtle, Emma, David et Frederika, sa favorite. Une jeunette de 80 ans, sur laquelle Jonathan a jeté son dévolu voilà trois décennies.

Avant l'arrivée de Frederika, il était souvent nerveux. Agressif par moments. Un jour de grosse colère, il a même renversé les bancs de la propriété. Désormais, il est plus calme. Jonathan et Frederika déjeunent et dorment aux mêmes heures, et leur idylle ne reste pas platonique. Assez régulièrement, ils se grimpent dessus. Trente années de câlins, et pourtant pas un seul bébé, pas la moindre ponte, aucun œuf ! Intrigués, les soignants du domaine ont ausculté Frederika : proportions de la carapace, teinte du plastron, taille des griffes avant, forme et gabarit du cloaque, présence ou pas d'une petite encoche sous la queue. Chez les tortues, les organes génitaux ne sont pas visibles à l'œil nu. Dès lors, il est complexe de connaître leur sexe avec certitude et, contrairement à ce qu'on pensait, après minutieuse analyse de son arrière-train, les zoothérapeutes ont jugé que Frederika était probablement un mâle. Depuis, on l'a rebaptisé Frederik. Avec lui, Jonathan connaît donc une intense passion homosexuelle, mais il lui fait parfois des infidélités en s'accouplant avec Emma. Quand la gouverneure les entend s'ébattre, elle quitte son bureau et vient les surveiller. Pas question que l'un d'eux se retrouve sur la cuirasse.

Jusqu'à quand Jonathan batifolera-t-il ? Deux cents ans ? Deux cent cinquante ans ? Trois cents ans ? Son énergie et sa longévité nous amènent à songer à ce qu'était le monde au moment de sa naissance, en 1832. À l'époque, Viollet-le-Duc n'avait pas encore fait construire la flèche de Notre-Dame. Gustave Eiffel ouvrait les yeux, sans rêver encore à sa tour. Michel Drucker n'avait pas encore posé son canapé à la télévision. À l'époque, la banquise était encore intacte. Le climat ne s'était pas encore dérégulé. À l'époque, est-ce que c'était mieux ? Non, évidemment non. En France, l'espérance de vie ne dépassait pas quarante ans. Alors, quel est donc le secret de Jonathan ? Serait-il un modèle à suivre ? Après tout, pourquoi pas... Manger des fruits et des légumes, aller doucement, tout doucement. Folâtrer un jour avec Emma, le lendemain avec Frederik, méditer le reste du temps... Le mode de vie de la tortue jaune des Seychelles est un éloge de la lenteur. « *Chi va piano va sano* », nous dit le proverbe italien. Qui va doucement va sûrement. Et qui va sûrement va loin.

2. Christophe Dettinger, le boxeur de la passerelle

5 janvier 2019 : huitième samedi de mobilisation des Gilets jaunes. À Paris, deux cortèges ont été déclarés en préfecture, avec des parcours précis à respecter.

Vers 14 h 30, alors qu'ils passent, rive droite, près du jardin des Tuileries, des manifestants tentent de sortir du périmètre autorisé et de rejoindre la rive gauche par la passerelle Léopold-Sédar-Senghor, pont piétonnier ralliant le musée d'Orsay. Les forces de l'ordre leur bloquent le chemin. Face-à-face électrique. Très vite, des heurts éclatent. Puis, au milieu des cris, surgit un long gaillard, bonnet noir sur le crâne, qui, les poings en avant, s'approche d'un petit groupe de gendarmes mobiles. Il fond sur l'un d'eux. Pluie de coups, alternativement sur son bouclier et son casque. Il cogne comme s'il combattait sur un ring. Le bras droit, le gauche, les jambes qui sautillent, et, en avançant, il fait reculer les quatre militaires.

Ce jour-là, selon les pointages de la place Beauvau, 50 000 personnes défilent à travers le pays. Des rassemblements émaillés de violences. Échauffourées à Rennes, à Caen, à Saint-Nazaire, où l'on a mis le feu aux grilles de la sous-préfecture. À Beauvais, on a tenté de bloquer l'aéroport. À Épinal, on a vandalisé des banques. À Perpignan, on a attaqué le siège du tribunal de grande instance. À Toulon, un commandant de police a été filmé en train de violenter plusieurs manifestants. À Rouen, on a jeté des pavés sur les CRS, qui ont répliqué en tirant des grenades lacrymogènes et des balles de défense. Un homme a été touché à la tête. Un autre, à Troyes, a été touché à la cuisse. On compte cinq blessés à Nantes et six à Montpellier. Côté policier, on en recense une vingtaine sur l'ensemble du territoire.

La capitale est le théâtre de nombreux déborde-

ments. On a incendié des voitures près des Champs-Élysées, des scooters boulevard Saint-Germain, une péniche amarrée sur les quais. Avec un engin de chantier, certains ont enfoncé le porche du ministère du porte-parole du gouvernement. Les images tournent en boucle sur les chaînes d'info. Mais la séquence qui fait le plus réagir est celle du pugiliste de la passerelle Senghor. L'individu au bonnet noir. Sur des vidéos, on le voit aussi donnant des coups de pied à un gendarme à genoux.

Dans la soirée, le Syndicat des commissaires de la Police nationale poste une photo de lui sur Twitter. « Monsieur, vous avez frappé un collègue à terre, vous êtes identifié. Pour un boxeur, vous ne respectez apparemment pas beaucoup de règles. Nous allons vous apprendre celles du Code pénal. » Le cliché le montre en short et torse nu durant un combat.

Il s'appelle Christophe Dettinger et, jusqu'en 2013, il était en effet boxeur professionnel. Licencié au Ring de Massy, il a même été deux fois champion de France des poids lourds-légers. Né dans une famille d'origine yéniche, peuple semi-nomade, il a hérité d'un surnom : « le Gitan de Massy ». Pour le reste, il a 37 ans, mesure 1,92 mètre, est marié, père de trois enfants, et dirige une équipe de quinze personnes à la voirie de la ville d'Arpajon. Sa femme est auxiliaire de puériculture. Ils se sont rencontrés il y a près de vingt ans.

Le lendemain matin, on perquisitionne leur domicile. Christophe Dettinger n'est pas là. On en déduit

qu'il est en fuite. Il est « activement recherché ». Des dizaines de pandores retournent le logement. Ils vident les placards, jettent les vêtements par terre, renversent le contenu des tiroirs, y compris dans la chambre des gosses. Les médias mènent aussi l'enquête, cherchent à en savoir davantage sur ce colosse devenu « le boxeur des Gilets jaunes » ou « le boxeur de gendarmes ». On interroge son entourage. Stupéfait. Consterné. On ne lui connaissait pas cette agressivité. Il serait même assez timide. Le maire de la commune évoque « un homme posé à l'écoute de ses agents », son ex-entraîneur « un garçon irréprochable ». Les deux gendarmes qu'il a frappés portent plainte et l'un témoigne à la radio. « J'ai déjà fait des maintiens de l'ordre, mais jamais avec une telle violence. Il visait vraiment le visage pour nous mettre K.-O. »

Christophe Dettinger se rend à la police le lundi. Garde à vue immédiate. La veille, il a enregistré une vidéo que ses proches diffusent sur Facebook. Debout, face caméra, pendant près de trois minutes, il explique avoir participé à toutes les mobilisations parisiennes, confie manifester à la fois pour les retraités, les femmes célibataires, le futur de ses enfants, affirme n'être « ni d'extrême gauche ni d'extrême droite » mais « un citoyen normal » qui peine à « boucler ses fins de mois ». Dans ses phrases transpire la lutte des classes. « C'est toujours nous, les petits, qui payons. J'ai la colère du peuple en moi ! » Une colère contre les puissants. « Ces présidents, ces ministres, ils ne sont même pas capables de montrer l'exemple, ils se gavent sur notre dos. » Il raconte aussi la répression qu'il observe

chaque semaine. « J'ai vu la police nous gazer, j'ai vu la police faire mal à des gens avec des Flash-Ball, j'ai vu des gens blessés. » Le 5 janvier, il était avec sa femme et un ami sur la passerelle Senghor. Il s'est énervé, car, pour la énième fois, les manifestants ont été aspergés de gaz lacrymogène. « Oui, j'ai mal réagi, mais je me suis défendu, voilà. » La loi du talion, en somme.

Dans l'attente de son procès, le double champion de France des poids lourds-légers est placé en détention provisoire à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Son sort va provoquer des polémiques sans fin. D'un côté, une immense vague de soutiens. De l'autre, une avalanche de condamnations. Des Gilets jaunes le considèrent comme un héros. Le samedi suivant, ils défilent avec son visage sur des pancartes et les réseaux sociaux pullulent de messages exigeant sa libération. Pour l'aider et aider sa famille, l'un de ses copains lance une cagnotte Leetchi. En moins de deux jours, elle atteint 145 000 euros. Indignation des forces de l'ordre et de nombreux élus, qui la considèrent comme une « prime à casser du flic », *dixit* le syndicat policier Alliance. La cagnotte est suspendue par la plate-forme au bout de quarante-huit heures.

Christophe Dettinger cristallise sur sa personne toutes les passions que suscite ce mouvement de contestation sociale. Admiration, détestation, exaspération. Lors d'une rencontre avec des journalistes du *Point*, le président de la République suggère qu'il serait manipulé. « Le boxeur, la vidéo qu'il fait avant de se rendre, il a été briefé par un avocat d'extrême gauche.

Ça se voit ! Le type, il n'a pas les mots d'un Gitan ! Il n'a pas les mots d'un boxeur gitan ! » La phrase en choquera plus d'un.

Le procès du « boxeur gitan » se déroule le 13 février. Sur un écran géant, on diffuse les enregistrements qui l'incriminent. Des sanglots dans la voix, il ne cesse de s'excuser, bredouille qu'il a honte de se revoir ainsi, qu'il n'est pas quelqu'un de méchant, que son émotion a pris le dessus. S'il a donné des coups de poing à un gendarme, c'est parce que celui-ci, avec ses collègues, venait de matraquer des manifestants. Problème : on ne trouve aucune image du matraquage. Et s'il a donné des coups de pied à un autre gendarme, c'est parce que celui-ci avait tabassé une femme au sol. Problème : là encore, aucune image du tabassage. Mais la femme vient témoigner à la barre. Elle confirme qu'un gendarme l'a molestée, et précise qu'il s'est acharné tandis qu'un collègue lui criait : « Ne la tape pas, elle n'a rien fait ! » Il l'aurait frappée au visage, des volées de tonfa dans les dents. Il l'aurait frappée au ventre, des coups dans les côtes avec ses chaussures coquées. « M. Dettinger, il a enlevé le policier qui était sur moi. Il m'a sauvé la vie. Sinon, j'y serais passée, car mon poumon était en train de se décoller. »

Le boxeur de la passerelle se dit emplî de remords. « En voulant empêcher une injustice, j'en ai créé une autre. Ce geste, je le regrette depuis le premier jour. » Au bord des larmes, il lâche : « On m'érige en symbole, mais je n'ai rien demandé... » Pour les uns, il est le symbole des violences commises sur les forces de l'ordre

par les manifestants. À l'inverse, pour ceux qui soutiennent les Gilets jaunes, il est le symbole de la résistance aux violences commises par les forces de l'ordre sur les manifestants. Un David qui se serait levé contre un Goliath.

Christophe Dettinger écope d'un an de prison ferme, une peine aménageable en semi-liberté. Pendant une période de six mois, il lui est interdit de venir à Paris.

3. Rahaf Mohammed, la fugueuse saoudienne

6 janvier 2019 : une jeune fille se barricade dans un hôtel de transit à l'aéroport de Bangkok. Elle bloque la porte de sa chambre avec une chaise, un bureau, le matelas du lit. Elle ferme les rideaux puis, de son smartphone, se crée un compte Twitter et commence à envoyer des appels à l'aide. Des dizaines de messages et de vidéos dans lesquels elle raconte sa vie et sa fugue.

À 18 ans, après une enfance et une adolescence de soumission permanente aux sévères lois wahhabites en Arabie saoudite, Rahaf Mohammed al-Qunun s'est enfuie quand elle a compris que ses parents allaient la marier de force à un homme qu'elle n'aime pas. Plus jamais elle ne se pliera à leur autorité. Plus jamais elle ne subira leur éducation tyrannique. Aucune liberté, sans cesse des humiliations. Ils l'ont même enfermée

six mois dans une pièce pour la punir de s'être coupé les cheveux. Rahaf rêverait de pouvoir se coiffer comme elle veut, s'habiller comme elle veut, épouser qui elle veut, et elle rêverait d'avoir le droit de ne pas croire. Sa mère et ses frères la frappent quand elle refuse de prier. Ils la frappent pour l'obliger à porter le hidjab et l'abaya, une « robe islamique » couvrant l'ensemble du corps. Ils lui reprochent d'avoir abandonné la religion, un crime passible de la peine capitale. Un cousin a menacé de la massacrer. À plusieurs reprises, Rahaf a pensé au suicide et, aujourd'hui, elle en est sûre : ses proches la tueront si elle remet un orteil dans son pays.

Vingt-quatre heures plus tôt, elle a profité d'un voyage en famille au Koweït pour s'échapper. Elle a attendu que tout le monde soit endormi puis, de nuit, bravant sa peur, elle a pris la route de l'aéroport. Elle avait déjà acheté son billet. À 7 heures du matin, munie d'un visa touristique, elle a embarqué sur un vol pour la Thaïlande, espérant rejoindre ensuite l'Australie pour y demander l'asile politique. Mais une fois à Bangkok, au moment du transfert, des responsables saoudiens lui ont confisqué son passeport. « Mademoiselle, vous n'avez pas le droit de voyager. » Il lui manquait l'autorisation de son tuteur. En l'occurrence, son père, puissant gouverneur de la province de Haïl. Sa cavale s'est donc arrêtée là, et maintenant, la police thaïlandaise compte la renvoyer au Koweït, une fois réglées les formalités de son expulsion. Mais Rahaf s'y oppose, et c'est pour cette raison que, barricadée dans sa chambre, elle multiplie les SOS.

Son premier tweet est sibyllin. « Mon nom est Rahaf Mohammed, et je ne livrerai mon identité complète et l'entière de cette affaire que si ma famille, l'Arabie saoudite et l'ambassade du Koweït cessent de me poursuivre. » Par la suite, plus explicite, elle évoque sa crainte d'être enlevée, emprisonnée, assassinée. « Mentreuse ! » rétorquent certains de ses compatriotes, fustigeant sa démarche. On la traite d'inconsciente, et on lui promet les flammes de l'enfer. On l'accuse de porter atteinte à l'intégrité de sa nation, d'être vendue à l'Occident ! Mais des autres coins de la planète, Rahaf reçoit quantité de messages de soutien. En une demi-journée, son profil Twitter atteint 50 000 abonnés.

Dans une nouvelle vidéo, elle exige d'être entendue par le Haut-Commissariat des réfugiés de l'ONU. « Je ne quitterai pas ma chambre tant que je n'aurai pas rencontré le HCR. » Ensuite, c'est un appel solennel. « Selon les accords de 1951 et le protocole de 1967, moi, Rahaf Mohammed, demande officiellement aux Nations unies de m'accorder le statut de réfugiée, afin de demander asile au pays qui me protégerait contre les violences familiales, voire la mort qui m'attend pour avoir laissé tomber l'islam. » Son père et l'un de ses frères déboulent à l'aéroport. Selon eux, Rahaf souffrirait de troubles mentaux. Elle refuse de les voir. Sur tous les continents, des internautes se mobilisent, sous le hashtag #SaveRahaf. L'histoire s'ébruite au-delà des réseaux sociaux. La Saoudienne devient la fugueuse la plus célèbre du monde.

Finalement, face au tollé, les autorités thaïlandaises

revoient leur position. « Nous sommes le pays du sourire. Elle ne peut pas être expulsée contre son gré. » Des représentants du HCR arrivent à Bangkok. Sous leur protection, et grâce à son nouveau statut de réfugiée, Rahaf Mohammed al-Qunun quitte sa forteresse.

Quelques jours plus tard, elle s'envole pour le Canada, qui, par la voix du chef du gouvernement, a proposé de l'accueillir. De l'avion, elle poste sur Twitter une photo de son passeport à côté d'un verre de vin rouge. L'alcool est interdit en Arabie saoudite. Légende satisfaite : « Ça y est, je l'ai fait. » Casquette bleue sur la tête, elle débarque à Toronto, accueillie telle une héroïne par la ministre des Affaires étrangères.

Rahaf enchaîne alors les discours et les interviews. « Nous, les Saoudiennes, nous sommes traitées comme des esclaves ! » Naître fille au royaume wahhabite est une condamnation. À cause du système de tutelle, les femmes sont considérées comme des mineures toute leur vie, inféodées à leur père, leur mari, leur frère ou bien leur fils quand elles sont veuves. Rahaf réclame l'abolition de ce système aliénant. Les quelques avancées des dernières années ne sont pour elle qu'une révolution de façade. Certes, les femmes ont maintenant le droit de conduire, de s'engager dans l'armée, de créer leur propre entreprise, mais il leur faut toujours l'imprimatur de leur tuteur pour faire des études ou aller au restaurant. Un homme peut cogner une femme. S'il est son tuteur, il ne sera pas poursuivi. Un homme peut fouetter une femme. S'il est son tuteur, il ne sera pas poursuivi. De nombreuses Saoudiennes crou-

pissent par ailleurs en prison alors qu'elles ont purgé leur peine. Leurs tuteurs refusent de venir les chercher. Les familles sont des prisons. Le pays en est une aussi. Chaque année, des centaines de jeunes femmes, de jeunes filles, fuguent de chez elles, mais rares sont celles qui parviennent à quitter le territoire.

Rahaf, elle, a donc réussi, et espère que d'autres suivront son exemple. « Si la situation ne change pas, même si c'est très risqué, fuyez ! » Elle-même a pris des risques et doit sa liberté autant à son courage qu'à la mobilisation des internautes. Ses parents l'ont reniée. Elle n'en a pas été surprise. « J'ai enfreint leurs lois. » Depuis, elle ne s'appelle plus « al-Qunun », mais seulement Rahaf Mohammed. Elle s'est échappée d'une double emprise, celle de sa famille et celle du régime saoudien. Pour elle, c'est une renaissance. Dorénavant, elle peut dire et penser ce qu'elle veut, sortir quand elle veut, se coiffer comme elle veut.

4. Élisabeth Revol, rescapée de l'Himalaya

25 janvier 2018 : le soleil se lève sur le Nanga Parbat, le neuvième plus haut sommet de la planète. Une masse d'arêtes déchirées et d'immenses étendues de neige, dans la partie pakistanaise de l'Himalaya. Élisabeth et Tomek s'extirpent de leur tente. Le spectacle

est éblouissant. Les deux alpinistes ont passé la nuit au camp 4, à 7 200 mètres par moins 50 degrés. Ils ont débuté leur ascension cinq jours plus tôt. Elle est diablement périlleuse. La descente également. Des dizaines de personnes sont mortes sur les flancs de cette montagne. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle la « montagne tueuse ».

*

**

Tomek, c'est Tomasz Mackiewicz. À 43 ans, il en est déjà à sa septième tentative. Tel un enquêteur traquant en vain une criminelle, il est obsédé par le Nanga Parbat. Une fascination mystique. Comme les habitants de la région, ce féru de culture hindouiste est persuadé qu'une divinité y réside : la déesse Fairy, qui viendrait parfois lui parler dans ses rêves. Quand il a un doute sur l'itinéraire à prendre, il s'isole quelques instants. « Je vais parler à Fairy ! » À son retour, il lance que « le passage est par là ».

Père de trois enfants, ce doux rêveur a découvert la chaîne de l'Himalaya lors d'un séjour en Inde, au sortir d'une énième cure de désintoxication. Pendant longtemps, il était accro à l'héroïne. Condamné au désespoir. Les cures et les voyages l'ont guéri de sa dépendance et, désormais, il ne brûle plus sa vie dans la drogue, mais en multipliant les aventures de l'extrême. En 2008, il traverse intégralement le mont Logan, au Canada. Quarante jours en duo sur les plus hauts glaciers du monde. Ensuite, en solo, il gravit les 7 010 mètres du Khan Tengri, au Kazakhstan. En 2011, il

monte sa première expédition sur la « montagne tueuse », qui culmine à 8 126 mètres. Il échoue, mais se promet de recommencer. Deux fois, trois fois, et même quatre s'il le faut ! Les fiascos et les partenaires se succèdent. Tomek ne se décourage pas.

Son cinquième essai, il le fait avec la Française Élisabeth Revol. Il l'a rencontrée à Chilas, petite ville pakistanaise située sur la Route de la soie. On est en 2015 et, pour elle, c'est la deuxième tentative. Ils évoluent en style alpin. Sans oxygène, sans sherpa, sans corde. À la seule force des jambes, des bras et des piolets. Dans leurs sacs à dos, le minimum vital : combinaison d'altitude, chaussettes de rechange, réchaud à gaz, nourriture. Mais, cet hiver-là, le sommet leur échappe encore. À 300 mètres du but, le mauvais temps les oblige à rebrousser chemin. Nouvel échec l'année suivante. Qu'importe, ils reviendront. La prochaine sera la bonne.

*
**

La tente a gelé dans la nuit. Un pied de Tomek aussi. Il faut le réchauffer avant de reprendre la route. Sa partenaire s'y emploie. Malgré son petit gabarit – 1,56 mètre pour 48 kilos –, elle est d'une résistance à toute épreuve. Son rythme cardiaque est singulièrement lent : une quarantaine de pulsations par minute au repos.

*
**

Élisabeth Revol est née dans la Drôme, où elle vit toujours avec son mari brocanteur. Elle a 37 ans, la voix

haut perchée et la passion de la randonnée depuis qu'elle est gamine. Ses parents lui ont donné le goût de la nature et celui de l'effort. Enfant casse-cou, elle fait des acrobaties dans le tilleul du jardin et se distingue en gymnastique. Le dimanche, elle se rend à la messe avec sa mère. Lorsque celle-ci meurt d'un cancer, Élisabeth perd la foi. Elle se console alors en se hissant jusqu'à la blancheur des neiges éternelles. Son réconfort est là.

À 19 ans, elle grimpe, parfois en courant, les principaux pitons des Alpes. Elle pense devenir guide, finalement ce sera prof de sport vacataire dans un collège. Elle pose des congés pour partir en expédition. Une année, c'est en Bolivie. Une autre, au Népal. En 2008, elle devient la première femme au monde à enchaîner, sans assistance, deux sommets de plus de 8 000 mètres au Pakistan. Une entrée remarquée dans le tout petit monde des himalayistes, essentiellement masculin. En 2009, elle atteint le sommet est de l'Annapurna, avec son compagnon de cordée Martin Minařík. Une violente tempête se déclare au retour. Élisabeth s'éloigne pour repérer l'itinéraire. Quand elle revient, le grimpeur tchèque n'est plus là. Elle ne comprend pas, le cherche des heures et des heures, jusqu'à ce que son mari lui dise au téléphone : « Maintenant, tu descends. » On ne retrouvera jamais le corps de Martin Minařík. Deux ans plus tard, elle perd un autre camarade, en Isère, du côté de la Meije. Olivier a glissé. Il a basculé dans le vide.

Suite à cela, elle décide de désertier la très haute montagne et de se lancer dans le raid multisports. Avec

son équipe, la voilà championne de France, puis championne d'Europe. Mais l'appel des cimes est trop fort. En 2013, elle est de retour dans l'Himalaya. Retrouvant les glaciers, Élisabeth retrouve la foi et, comme Tomek, elle n'a maintenant qu'un objectif : réussir, en hiver, l'ascension du Nanga Parbat. Un défi vertigineux pour le corps humain. À une telle altitude, l'oxygène est rare, le froid polaire et le vent permanent. Tout demande un effort : penser, respirer, garder la notion du temps. Au-delà de 7 600 mètres, on parle de « zone de la mort ».

*
**

Ce fut long, mais le pied de Tomek a retrouvé son aspect normal. En milieu de matinée, ils peuvent enfin démarrer leur sixième journée de marche. Piolets à la main, Élisabeth Revol crapahute à l'avant dans une grosse combi jaune. Piolet droit, piolet gauche, crampon droit, crampon gauche. Les gestes sont monotones. Elle ne fait presque pas de pauses. À distance, son routeur basé à Gap les guide. Ludovic Giambiasi est aussi son meilleur ami. Il suit leur progression grâce aux données de leurs téléphones satellites. Scrutant ses écrans, il leur transmet les infos météo. En l'occurrence, le ciel est un peu nuageux. Dans sa grosse combi rouge, Tomasz Mackiewicz enlève ses lunettes de soleil. Lui, fractionne ses efforts, s'arrête pour souffler tous les trente ou quarante pas. Il se plaint du ventre. Troubles digestifs et nausées. Élisabeth s'inquiète.

« T'es sûr que ce n'est pas le mal aigu des montagnes ?

- Non, ça doit être une bactérie. Ça devrait passer. »

Il avale des antibiotiques et ils continuent de grimper. À 17h15, ils ne sont plus qu'à 90 mètres de leur objectif. Cette fois, le colosse ne peut plus leur échapper ! Élisabeth immortalise le moment. Elle filme le chemin restant à parcourir. « On va peut-être finir de nuit, mais je pense qu'on va finir ! » Et c'est elle, tout d'abord, peu après 18 heures, qui parvient au sommet de la « montagne tueuse ». À la lumière de sa frontale, ça y est, elle atteint 8 126 mètres, devenant la première femme au monde à gravir le Nanga Parbat en hiver ! Elle savoure la victoire, cherche à s'imprégner de la magie des lieux, contemple ce qu'aucune avant elle n'a contemplé : une mer de nuages transpercée, au loin, par les crêtes afghanes.

Mais le bonheur est de courte durée. Pas même le temps d'un selfie, ni d'un relevé GPS pour valider l'exploit. Arrivant à son tour, Tomek, d'une phrase, annonce que le rêve vient de virer au cauchemar. « Éli, qu'est-ce qui se passe avec mes yeux ? » Élisabeth s'approche. « Éli, je te vois floue, et je ne vois plus ta frontale... » Elle comprend, se met à trembler, enlace Tomek et panique. C'est une inflammation des yeux, la « cécité des neiges ». Il y a urgence, danger. Il faut qu'ils descendent au plus vite. Dans le noir. Et la poudreuse. Descendre avec un homme devenu subitement aveugle.

Il doit s'accrocher à l'une de ses épaules, et tous les deux entament leur fuite vers le bas. Ils se perdent et

ne retrouvent pas le camp 4. Elle le dirige comme elle peut, le soutient comme elle peut. Il peine à respirer, ôte le masque qui lui protège la bouche. Celle-ci commence à geler. À 23 h 10, Élisabeth Revol envoie un message de détresse à son routeur : « Tomek a besoin de secours, il a des gelures et ne peut rien voir. S'il te plaît, organise quelque chose le plus vite possible. » Elle prévient également son mari et Anna, la femme de Tomek.

À la lecture du SMS, Ludovic Giambiasi prend peur. Il constate qu'ils sont à 7 522 mètres. Personne ne peut aller les chercher à cette altitude. Ils doivent descendre encore. C'est ce qu'ils font. Pendant neuf heures. L'état de Tomek ne cesse de s'aggraver. Pour le porter, il faudrait être trois ou quatre. Ses doigts commencent à geler. Ils blanchissent, bleuissent. Ses mains se recroquevillent. Il tousse de plus en plus. Élisabeth lui fait une injection de corticoïdes. L'aiguille se casse. Elle lui donne des anti-inflammatoires. Tomek retrouve alors un soupçon d'énergie. Puis, son nez se met à geler. Un liquide rosé lui sort de la bouche, qui s'épanche en un filet continu et les poils de sa barbe blonde. Symptôme d'un œdème pulmonaire ou cérébral. Ou des deux. Élisabeth l'installe avec elle dans une crevasse à 7 273 mètres. Ils y passent la nuit, protégés du vent, mais toujours à une température de moins 50.

Le lendemain, Élisabeth échange des dizaines de textos avec son routeur. 26 janvier, 12 h 17 : « Tomek est dans une situation terrible, il ne peut pas marcher, il faut l'évacuer au plus vite. » 12 h 44 : « Le vent se lève et

Mise en pages : « Rue des Malassis ».
rue.des.malassis@free.fr

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

